

La cité clandestine

François F. Hébert

Volume 6, numéro 4, été 1990

La sculpture et la ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9835ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. F. (1990). La cité clandestine. *Espace Sculpture*, 6(4), 26–27.

La cité clandestine

François F. Hébert

En janvier et février derniers, François F. Hébert tenait à la galerie Oboro une exposition intitulée «Archives Utopiques». Il présente ici sa démarche.

Chaque jour, mon parcours est légèrement différent, son tracé dans le labyrinthe me ramènera à la maison par un autre chemin. Quand je connaîtrai toutes les ruelles du quartier, je déménagerai. Ce matin, j'ai pris par la voie ferrée qui domine le faubourg sur son talus abrupt. En contrebas s'étend un vaste terrain vague. Au loin, la ville continue de tramer un tissu plus urbain mais la suite impassible des pylônes métalliques la tient à distance. Entre les rails et la ligne à haute tension, le bout de champ n'a pas vu un moissonneur depuis des décennies et apparaît toujours désert, vu de la rue. Il est pourtant sillonné d'un nombre surprenant de sentiers qui traversent les hautes herbes et les ronces pour se croiser dans les bosquets de trembles ou convergent vers le sous-bois miniature des vinaigriers. La jeune savane accueille toutes les «mauvaises herbes» cruellement réprimées dans le reste de la ville. Les espèces indigènes y abondent : arbres devenus rares, oiseaux, couleuvres, sauterelles, chats de gouttières, mantres religieuses, et j'en passe. Cependant, ce n'est pas ce genre de spécimens qu'il m'est utile de rapporter.

De retour sur le béton, les alignements de façades, le défilé des balcons et des corniches, dépanneurs et postes d'essence réenclanchent mon monologue muet. Je surveille les constructions en cours, prends note des démolitions, commente et critique. On ne me demande pas mon avis sur l'aménagement de la

fourmilière. Je ne suis qu'une fourmi parmi des millions de fourmis, qu'un urbaniste underground.

Quand verra-t-on Monsieur le maire présenter à la population un catalogue afin qu'elle choisisse un modèle de lampadaire; proposer aux enfants des croquis d'aménagement pour les cours d'école et leur faire choisir les essences d'arbres à y planter; ou même tenir un référendum à propos de l'aménagement du territoire? L'essor des moyens de communication, l'efficacité de l'ordinateur ne semblent pas atteindre l'administration municipale, qui n'arrive pas à tenir plus d'un scrutin par quatre ans. C'est d'ailleurs pour élire Monsieur le maire... Ca y est, je vais encore me faire du mauvais sang. Penser à autre chose. Ne pas le prendre personnellement. C'est pas parce que je vis dans ça, que je suis né dans ça, que je vais me rendre malade avec ça.

J'approche d'une de mes zones de prélèvements, les abords du canal Lachine où la circulation des bicyclettes a remplacé celle des bateaux. Là, quelques vestiges industriels du siècle dernier ont échappé à la vague de démolition des années soixante et peuvent encore raconter quelque chose avant d'être recyclés dans le goût post-moderne.

Je récolte des mousses (*lycopodium inundatum*) qui se développent sur ces aires industrielles négligées, parce qu'elles auront à s'adapter à un environnement artificiel chez moi. Le lycopode

François F. Hébert, *La cité d'Utop*, 1980.
Céramique, terre, eau, végétation, sable. Diam. : 3 m.
Installation extérieure.
Photo : F. F. Hébert.

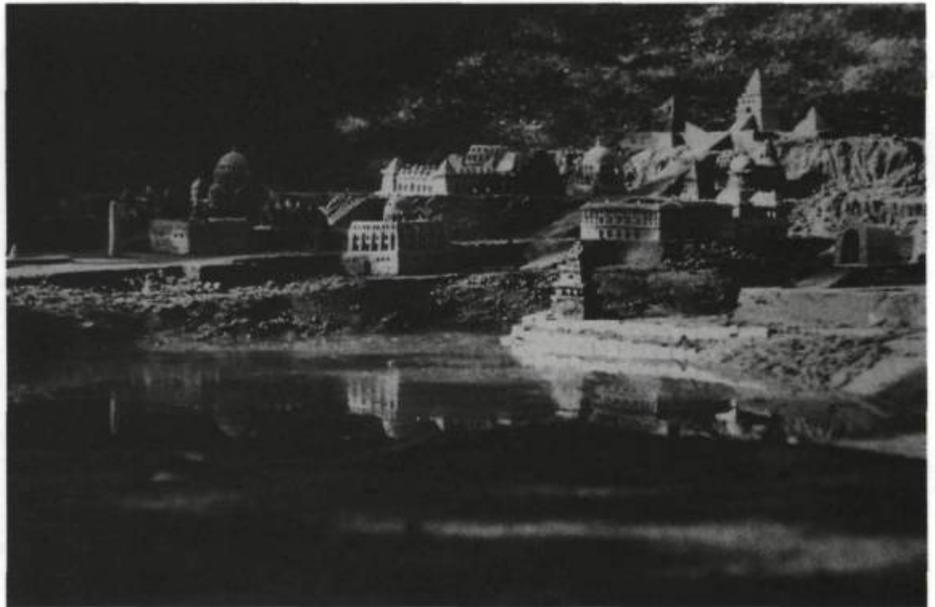
brillant, variété de mousse forestière, est plus fragile. Un seul de mes prélèvements a survécu jusqu'ici à la maison.

Pour être exact, je ne devrais pas dire « la maison ». C'est plutôt un genre de garage passablement défraîchi qui aurait été un entrepôt, qui aurait été une boutique, peut-être de soudure, que je loue. C'est moins cher, un peu plus grand et surtout moins subdivisé, mais plus humide qu'un logement. Les lycopodes ne s'en plaignent pas. Dans la fourmière où je suis né, il y a deux sortes de fourmis : celles qui sont chez elles et celles qu'on tolère moyennant paiement du loyer.

Au printemps, les mousses sont d'un vert à la fois clair et profond, d'une texture qu'aucun velours n'arrive à imiter.

Discrètement, je sors de mes poches des sacs d'épicerie en polythène, comme un magicien fait apparaître des foulards. Puis je me penche comme pour rattacher un lacet dénoué et je décolle des plaques de lycopodium inundatum en passant délicatement mes doigts entre ce tapis moelleux et la croûte terrestre. Derrière moi, un tracteur pour la tonte du gazon passe en broutant l'anémique pelouse. Je suis déjà reparti, le lycopodium dans le sac à dos. Le laboratoire m'attend, dans son garage, au fond de la cour, au bout de la ruelle, tout à fait incognito.

Je travaille depuis dix ans sur un prototype de paradis d'intérieur. Je construis ma cité imaginaire autour d'un jardin d'Éden. Je n'ai pas les moyens



pour le modèle grandeur nature, ma ville est à la taille des fourmis. Des bonsaïs entourent le lac, l'atmosphère y est rafraîchie par le chant d'une fontaine. C'est la cité d'Utop, quatorze néons s'allument chaque matin pour elle. Une pompe électrique alimente la fontaine et les thermes dont les bassins se déversent dans le lac.

Au début, pour jouer à l'urbaniste, je ne construisais que des maisons en terre cuite. Des palais, des temples, des amphithéâtres. Plus tard, j'ai ajouté les arbres et les pelouses de mousses. Puis j'ai aménagé une nappe d'eau dans un bassin de résine de synthèse. Maintenant, après avoir obtenu une plage, les Utopiens aimeraient pêcher la truite. Ils ne savent pas que les jeunes arbres que je leur ai fournis sont de simples boutures de genévriers (*Juniperus horizontalis*) que je trouve dans les caillies de pavillons de banlieue. Pour les truites,

c'est plus compliqué. Ils ont vu ça à la télévision, ou dans la littérature. Ils ignorent qu'à leur échelle, les ménés deviendront bientôt des baleines. Et d'autre part, les planctons et les algues qui nourrissent les petits poissons qui nourrissent les gros ne peuvent se développer dans l'eau aseptisée du robinet. Comment rapporterais-je trente gallons d'eau de lac à bicyclette.

Depuis presque un an, les Utopiens jouissent d'un système parlementaire qui les amuse beaucoup : le Parleventhéâtre. C'est là que sont présentés et télédiffusés les projets soumis d'abord à un débat public, puis au suffrage universel. Il est possible de voter sur place ou de chez-soi grâce à la télécommande. Le Parleventhéâtre n'élit pas d'individus mais des projets précis qui engagent l'ensemble de la société, moi inclus. Voilà l'application utopienne de la démocratie.

La cité d'Utop n'est pas qu'un objet d'art. C'est aussi un microcosme vivant qui m'apporte un peu d'oxygène produit par les végétaux. La fenêtre du garage contemple le mur d'en face, mon regard se perd dans un paysage intérieur, Utop. ♦



François F. Hébert, *La cité d'Utop*,
1990. Galerie Oboro, Montréal.
Janvier-février 1990.